

Coppée raconté par Coppée

Autor(en): **Coppée, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 38

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an 4 fr. 50
six mois 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Les effets de l'atropine.

On nous écrit de Genève :

« Voici une petite histoire assez jolie, dont je puis vous garantir l'authenticité :

J'ai depuis trois mois une domestique qui a été traitée à l'Asile des Aveugles de Lausanne, d'où elle est sortie presque entièrement guérie. De là, elle a dû néanmoins passer encore quelques semaines dans une infirmerie du canton, après quoi elle crut pouvoir prendre du service. Tout à coup elle éprouva dans l'œil des douleurs si vives, qu'il ne lui fut plus possible de vaquer à ses occupations.

Sur mon conseil, elle se rendit chez un docteur. Malheureusement celui-ci était absent, mais il s'était fait remplacer par un collègue. Peu habitué, paraît-il, à voir des clients pauvrement vêtus, il fit entrer la malade et lui demanda d'un ton bourru ce qui l'amenait. Ma domestique, tout interloquée, répondit timidement qu'elle avait mal à un œil et souffrait cruellement.

Là dessus, et sans trop y regarder, l'homme de l'art introduit dans l'œil la quantité d'atropine voulue pour dilater la pupille et faciliter l'examen de cet organe.

La malade ne bouge pas ; mais comme l'effet tarde à se produire, le praticien renouvelle l'opération.

Soudain, il dit à la jeune fille : « Que diable vous êtes vous mis dans l'œil avant de venir, vous avez fait quelque chose?... »

— Rien, monsieur.

— Je vous dis que oui, moi !

— Non, monsieur, je vous assure ; c'est celui qui est en verre.

La douleur provenait en effet de l'œil postiche qu'on lui avait adapté récemment et qui, se trouvant un peu trop gros, la blessait. C'était à l'oculiste qu'il fallait recourir et non à l'oculiste.

Cet incident, tout insignifiant qu'il paraisse, n'en portera pas moins ses fruits dans le domaine de la science : on sait maintenant que l'atropine n'a aucune influence sur les yeux de verre. »

Coppée raconté par Coppée.

M. François Coppée, poète et conteur, auteur dramatique aussi, dont s'enorgueillit la littérature contemporaine, se présente à l'Académie française pour le fauteuil que la mort de Jules Sandeau a rendu vacant. On ne lira pas sans intérêt cette notice bio-

graphique où l'écrivain exquis se raconte lui-même, dans une lettre intime, avec autant de tact que de modestie :

Mon cher ami, — Voici la notice biographique que vous m'avez demandée.

Je suis né à Paris, en 1842, de parents parisiens ; mon père était un modeste employé du ministère de la guerre. La famille était nombreuse, on n'était pas riche ; mais on s'aime mieux à vivre à l'étroit, les uns serrés près des autres. Mon père avait une nature de rêveur, adorait les lettres ; il m'apprit à les aimer, et, dès les premières années du collège, j'ai aligné des lignes inégales, avec une rime au bout.

C'était au lycée Saint-Louis, où je n'étais qu'externe. Le soir, je faisais mon thème près de la lampe unique, sur la table qui réunissait toute la famille autour d'elle. Je fis d'ailleurs des études médiocres et incomplètes.

J'étais un enfant débile, un écolier paresseux, mais il y avait déjà des vers en marge de mes cahiers.

Plus tard, j'ai été pris d'une fringale de lecture et j'ai complété tant bien que mal mon instruction.

J'étais encore bien jeune quand une de mes sœurs se maria ; puis une autre mourut, puis le père s'en alla à son tour, et je restai seul, avec ma mère et ma sœur aînée.

Chef de famille à vingt ans ! C'était dur et doux à la fois.

A mon tour, j'étais devenu commis de la Guerre, et, comme le père, j'apportais mes appointements à la fin du mois pour faire aller le ménage.

J'écrivais toujours — et toutes sortes de choses : des nouvelles, du théâtre, des vers surtout. J'ai plus tard condamné tout cela.

C'est à vingt-trois ans que je commençai seulement à croire que certaines de mes poésies méritaient d'être publiées. On m'encouragea dans le cénacle présidé par Catulle Mendès, où je venais de pénétrer.

Je dois une reconnaissance infinie à Mendès. Jamais sans lui je n'aurais pris confiance en moi. Le *Reliquaire*, mon premier recueil, parut en 1866 ; les *Intimités*, en 1867 ; j'avais déjà donné quelques pièces au fameux *Parnasse contemporain*, qui fit tant crier, mais qui a rendu, en somme, si grand service à la poésie.

Mais j'étais toujours profondément inconnu ; quel

ques lettrés, quelques poètes avaient lu mes vers, et c'était tout.

Le succès du *Passant*, en 1869, changea ma vie. Du jour au lendemain, j'eus un nom et des lecteurs amis, et depuis lors j'ai beaucoup écrit. Il y a quinze ans de cela, et maintenant mes œuvres — poésies et théâtre — forment six volumes, plus de cinq mille vers. Ce n'est pas à moi d'en parler, de les énumérer même. Le catalogue du libraire Lemerre suffit pour donner ces renseignements.

Quant à ma vie privée, elle est sans intérêt. Il ne se passe rien dans l'existence des poètes, que des rêves et des feuilles de papier noirci.

Je ne me suis pas marié, et je vis avec ma sœur aînée, ma chère Annette, qui est restée fille, elle aussi, et qui a remplacé ma mère, morte il y a peu d'années.

J'habite au fond du faubourg Saint-Germain, dans une maison paisible, avec des livres et des fleurs.

Comme j'ai continué de n'être pas riche, je sors de chez moi pour remplir mes fonctions de bibliothécaire du Théâtre-Français et assister aux premières représentations, dont je rends compte dans le feuilleton de la *Patrie*. C'est le pain quotidien.

Que puis-je dire encore ? Que j'ai été un peu mondain, mais que je ne le suis plus ; le temps du travail est trop précieux ; — que j'ai un important poème et un grand drame en préparation ; — qu'on m'a donné le ruban rouge en 1876 ; — et que je suis candidat à l'Académie.

Je voudrais que vous puissiez ajouter à cette biographie que je serai nommé. Mais votre prophétie serait fort imprudente. J'ai peu de chances, m'assure-t-on, bien que j'aie reçu chez tous les immortels un excellent accueil.

— Le grand obstacle, me disait l'un d'eux avec obligeance, c'est que vous êtes paradoxalement jeune.

J'aurai cependant quarante ans tout à l'heure, hélas !

Bien à vous d'amitié.

(Gaulois.)

FRANÇOIS COPPÉE.

La mode et les plumes de pigeon.

Dans une de ses dernières chroniques, M. Aurélien Scholl fait ressortir les conséquences terribles d'un simple caprice de la mode.

Paris est menacé, en ce moment même, d'une catastrophe dont les conséquences peuvent être aussi graves que celles du cataclysme de Java.

Soixante mille femmes vont être mises sur le pavé à l'entrée de l'hiver.

C'est la mode qui entraîne ce désastre.

Avec la nouvelle coiffure, on emploie des plumes de pigeon qui forment une aigrette sur ces grands chapeaux d'un aspect hideux qu'on voit se pavaner dans les rues et dans les théâtres. Les plumes de pigeon se vendent 2 ou 3 francs la grosse ; on les passe à la teinture et tout est dit.

Plus d'apprêt, plus de main-d'œuvre, plus d'art, plus de goût.

Avant l'introduction de cet ornement douteux, les femmes portaient des fleurs en été, et en hiver

des plumes plus ou moins élégantes, mais demandant toujours une façon.

Fleuristes et plumassières sont sur le point de se trouver sans ouvrage. Une des plus grandes maisons de Paris vient d'en congédier cent vingt-cinq d'un coup.

L'industrie des plumes et fleurs occupe, comme je l'ai dit plus haut, soixante mille ouvrières, jeunes filles ou mères de famille.

Que vont-elles devenir ?

Elles ne peuvent pas même faire autre chose, parce que leur profession demande une légèreté de main qui se perd à tout autre travail.

Curieuse généalogie.

Un des lecteurs de la *Petite Gironde*, qui se plaît aux recherches généalogiques et aux petits calculs d'arithmétique, vient de faire de curieuses études sur le comte de Chambord. Il a cherché à établir que le défunt, qui prétendait régner sur la France, sinon par *droit de conquête*, du moins par droit de naissance, était bien loin, par son origine, d'être ce que l'on peut appeler un Français pur-sang.

Voici comment il procède en partant de Henri IV, qu'il veut bien supposer de sang absolument français, sans aucun mélange :

1. — De Henri IV (Français) et de Marie de Médicis (*Italienne*) est né Louis XIII ;

2. — De Louis XIII (1/2 Français 1/2 Italien) et d'Anne d'Autriche (*Espagnole*) est né Louis XIV ;

3. — De Louis XIV (1/4 Français 1/4 Italien 2/4 Espagnol) et de Marie-Thérèse (*Espagnole*) est né le grand dauphin ;

4. — Du grand dauphin (1/8 Français 1/8 Italien 6/8 Espagnol) et de Marie-Victoire de Bavière (*Allemande*) est né le duc de Bourgogne ;

5. — Du duc de Bourgogne (1/16 Français 1/16 Italien 6/16 Espagnol 8/16 Allemand) et de Marie-Adélaïde de Savoie (*Italienne*) est né Louis XV ;

6. — De Louis XV (1/32 Français 6/32 Espagnol 8/32 Allemand 17/32 Italien) et de Marie Leczinska (*Polonaise*) est né Louis, Dauphin ;

7. — De Louis, dauphin (1/64 Français 17/64 Italien 6/64 Espagnol 8/64 Allemand 32/64 Polonais) et de Marie-Josèphe de Saxe (*Allemande*) est né Charles X ;

8. — De Charles X (1/128 Français 17/128 Italien 6/128 Espagnol 32/128 Polonais 72/128 Allemand) et de Marie-Thérèse de Savoie (*Italienne*) est né le duc de Berry ;

9. — Du duc de Berry (1/256 Français 6/256 Espagnol 32/256 Polonais 72/256 Allemand 145/256 Italien) et de Marie-Caroline de Bourbon-Naples (1/256 Française 6/256 Espagnole 17/256 Italienne 232/256 Allemande) est né le comte de Chambord.

10. — Le Comte de Chambord avait donc : de sang français, 2/512 ; — de sang espagnol, 12/512 ; — de sang polonais, 32/512 ; — de sang italien, 162/512 ; — de sang allemand, 304/512.